

Fils d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine, Richard Cœur de Lion est le plus chevaleresque des rois du Moyen Age, imitateur et modèle des chevaliers arthuriens

Par Jean Flori Photos Bruno Veysset

Richard Cœur de Lion le roi chevalier

Né à Oxford en 1157, Richard fut le plus français des rois d'Angleterre, le plus farouche adversaire du roi de France Philippe Auguste, mais aussi le plus chevaleresque des rois du Moyen Age, à la fois imitateur et modèle des chevaliers arthuriens, comme sa mère Aliénor le fut des dames des romans courtois. Par leur comportement et par leur influence culturelle sur la brillante littérature de leur temps, Aliénor et Richard ont profondément influé sur les mentalités des élites en Occident.

Richard n'était pas destiné à devenir roi. Son aîné, Henri, est couronné roi d'Angleterre en 1170. Lui-même est fait duc d'Aquitaine un an plus tard, soutenu par sa mère Aliénor qui veut lui transmettre son héritage personnel. Mais Henri, en lutte contre son père, meurt en 1183, à Martel. A la mort du père, vaincu par ses fils en 1189, Richard règne sur tout l'empire Plantagenêt, comme son père avant lui : il est roi d'Angleterre, duc de Normandie, duc d'Aquitaine, comte d'Anjou et du Maine. Son dernier frère, Jean sans Terre, n'est que comte de Mortain et jalouse Richard qui, probablement homosexuel, fiancé depuis plus de vingt-cinq ans à Aélis, fille du roi de France, demeure célibataire, donc sans héritier légitime. Pour assurer la continuité dynastique, Aliénor lui amène, en Sicile, Bérengère de Navarre, qu'il épouse après s'être dégagé de son serment auprès de Philippe Auguste. Il ne peut, dit-il, épouser sa sœur car son père en a fait sa maîtresse et en a eu un fils. Mais Richard ne se préoccupe guère de Bérengère, dont il n'aura pas d'enfant. En Sicile, d'ailleurs, il offre à son roi Tancrede la mythique Excalibur, l'épée du roi Arthur dont on vient de découvrir la tombe à Glastonbury, et promet de marier à sa fille son neveu Arthur, qu'il désigne pour héritier.

Outre-mer, Richard se couvre de gloire, mais ne peut reprendre Jérusalem. Aliénor le presse de rentrer, car son royaume est en péril. Philippe Auguste, revenu sous prétexte de maladie, s'est allié avec Jean sans Terre qui cherche à évincer son frère. A son retour, contrairement à toutes les règles de l'Eglise et de la chevalerie, Richard est capturé par le duc d'Autriche et vendu à l'empereur Henri VI, qui exige pour sa libération une somme énorme : 150 000 marcs d'argent, trois fois le revenu annuel du royaume ! Jean et Philippe lui en offraient presque autant pour conserver Richard en prison. Aliénor réunit la somme et va elle-même libérer son fils.

Dès son retour, Richard cherche à se venger. A la demande d'Aliénor, il pardonne à son frère Jean, mais combat victorieusement Philippe Auguste, puis va châtier, en Aquitaine, ses vassaux turbulents. La puissance de l'empire Plantagenêt semble alors à son apogée, mais lors du siège de Châlus (où, selon certains, aurait été porté un trésor récemment découvert, que Richard réclamait), il est atteint d'une flèche à l'épaule, dont on ne peut extraire le fer. Orgueilleusement, il méprise la douleur et la gangrène se met dans la plaie mal soignée. Il fait alors venir sa mère Aliénor et meurt dans ses bras, en 1199, après avoir pardonné, dit-on, à son meurtrier.

ALIÉNOR ET RICHARD, CHEVALERIE ET COURTOISIE

Cette mort romanesque est considérée par les uns comme un châtement de Dieu, par les autres comme la fin de la chevalerie. Richard, en effet, incarnait les valeurs chevaleresques comme Aliénor les valeurs courtoises.



On attribuait jadis à Aliénor un rôle majeur dans la diffusion, en Occident, de l'amour courtois dont son grand-père, Guillaume le Troubadour, avait posé les fondements. On insistait sur la riche et brillante cour qu'elle aurait réunie à Poitiers, sur son patronage littéraire, imitée par sa fille Marie de Champagne, protectrice du premier grand romancier français, Chrétien de Troyes. On lui attribuait même (suivant en cela André le Chapelain, dans son *Traité de l'amour*), l'invention des «cours d'amour», où Aliénor, Marie et quelques grandes dames du temps auraient jugé des violations des chevaliers ou de leurs dames aux règles de l'amour courtois. Aliénor y aurait émis, entre autres, cette règle : amour et mariage sont incompatibles, car le mariage impose l'obligation mutuelle de se donner. Or, l'amour ne peut résulter que d'une affinité partagée, d'un libre choix.

On sait aujourd'hui que cette maxime subversive n'a probablement jamais été édictée par Aliénor et que les cours d'amour sont imaginaires. Elles n'en expriment pas moins les préoccupations nouvelles de ce temps à propos de l'amour et du mariage. Aliénor les partageait, comme son entourage de lettrés, qu'elle les ait ou non patronnés. Entre l'Eglise, qui cherche à écarter toute sensualité du mariage monogamique qu'elle impose, et l'aristocratie laïque qui fait du mariage une simple alliance politique unissant deux maisons sans se préoccuper des sentiments des individus, apparaît l'ébauche d'une nouvelle perception de l'amour comme sentiment personnel ayant valeur

en soi. Les romans (*Tristan et Yseut*, *Lancelot du Lac*, etc.), dont on connaît d'innombrables manuscrits, témoignent par leur faveur même de l'intérêt suscité par ce thème, qui fait naître la notion d'individu, de «personne». C'est particulièrement le cas de la femme qui s'en trouve valorisée en Occident, quoi qu'on en ait dit : on ne doit pas la «prendre», la séquestrer comme un objet, mais la courtiser, mériter ses faveurs ; l'amour devient un jeu de séduction. Un historien a pu dire : «L'amour n'a pas toujours existé : c'est une invention française du XII^e siècle.»

La chevalerie participe du même mouvement. Les chevaliers, au XI^e siècle, ne sont encore que des réîtres. Au cours du XII^e siècle naît l'éthique chevaleresque, sous l'influence des cours aristocratiques, de l'Eglise, des Dames et de la littérature romanesque : le vrai chevalier ne combat plus pour tuer, mais pour vaincre, selon des règles peu à peu édictées et affirmées dans les tournois dont la vogue s'accroît. On ne



Gisants de Richard Cœur de Lion et d'Aliénor d'Aquitaine, abbaye Notre-Dame à Fontevraud (sculpture polychrome en tuffeau, 1204). Deux autres gisants sont conservés à Fontevraud, ceux d'Henri II et d'Isabelle d'Angoulême (mariée à Jean sans Terre).

tue plus les prisonniers (s'ils sont chevaliers du moins !), on les libère contre rançon, parfois même sur leur parole, qu'ils sont tenus de respecter sous peine d'infamie. Le chevalier recherche la gloire, la louange de ses pairs et plus encore de sa Dame, que ses exploits contribuent à séduire.

Ces valeurs chevaleresques et courtoises (retenue, patience, réserve, politesse, respect des dames) n'ont certes pas toujours été observées. Elles ont du moins créé des modèles de comportement admis en Europe, contribuant ainsi à adoucir les mœurs. Elles sont à l'origine des valeurs jusqu'ici reconnues de la civilisation occidentale, aujourd'hui fortement menacées. ■

Derniers livres parus de Jean Flori :

Richard Cœur de Lion, le roi chevalier, Payot, 1999.

Chevaliers et chevalerie au Moyen Age, Hachette, 1998.

Pierre l'Ermite et la première croisade, Fayard, 1999.

La Guerre sainte. La formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien, Aubin, 2001.